

PROLOGUE

Delphine Rano

En dépliant Nice-Matin, je lis le titre : LE CORPS D'UN JEUNE INCONNU REPÊCHÉ DANS LE PORT DE NICE. Dessous, il y a une photo de la zone délimitée par un sinistre balisage. Sur la rubalise jaune est inscrit en lettres noires : NE PAS FRANCHIR POLICE SCIENTIFIQUE. Derrière, on aperçoit un agent en tenue zippant un sac mortuaire placé sur une civière. Je cherche fébrilement la suite en page trois : « Le cadavre est remonté à la surface après avoir séjourné un certain temps dans l'eau, coincé sous un bateau. » La colonne de gauche relate l'interview in situ du capitaine Lisa Hernandez, du commissariat niçois subdivisionnaire IV. On la voit photographiée entourée de journalistes.

Suit un appel à témoins. Horrifiée, je fixe le portrait, informatiquement rendu présentable, précise-t-on sous l'avis : le visage de la victime qu'on cherche à identifier. Je bondis de mon fauteuil, traverse le salon. Un feu d'agrément crépite dans la cheminée. J'y jette le journal, comme si le brûler pouvait faire disparaître le cauchemar dans lequel je suis engluée. Je vacille jusqu'à la baie vitrée. Une pluie orageuse pleure avec moi sur la fenêtre.

1

Institut médico-légal, lundi 14 janvier.

Le docteur Merta ne ressemble en rien aux médecins légistes des séries télévisées. Il n'écoute pas de musique en pratiquant ses autopsies, ne fait jamais de calembours douteux. On murmure derrière son dos qu'il est lunatique et grincheux. Mais c'est un des meilleurs de Nice dans son domaine. Sanglé dans sa tenue blanche de fonction, il se retourne pour jeter un coup d'œil à l'officier de police judiciaire qui entre. Il constate que c'est le capitaine Lisa Hernandez et ça le met presque de bonne humeur. « Le commandant Briard, pense-t-il, m'envoie de plus en plus souvent la belle blonde. Tant mieux, j'aime bien cette fille. »

La « fille » en question, une trentenaire svelte, se place deux pas derrière lui. De la même taille que Merta, un mètre soixante-quinze, mais beaucoup plus élancée, elle a des cheveux coupés ras, des pommettes hautes et des yeux couleur ambre cognac. Elle ne paraît pas dérangée par l'odeur de la morgue, ne cille pas en observant le corps du jeune homme étendu sur une des tables métalliques. Celui-ci est brun verdâtre, la peau ridée par sa macération en milieu hydrique. Pourtant, on devine qu'il a été, de son vivant, agréable à regarder. Ses mensurations et les traits de son visage ont des proportions harmonieuses.

Lisa se garde de mettre la pression au maître des lieux et attend en silence qu'il ait fini d'évaluer les dommages subis par la victime. Merta enclenche son dictaphone, mentionne la date du jour. Il énonce les caractéristiques du mort préalablement constatées : homme de type afro-européen ou afro-américain, mesurant un mètre soixante-

dix-huit ; plus de vingt ans mais moins de trente. Après cette énumération, le légiste ajoute :

– Petit détail à noter, il a été retrouvé en slip, mais pas n’importe lequel, un « Dandy », modèle grand luxe.

– Vous vous y connaissez en sous-vêtements, Doc, plaisante Lisa.

Le sourire en coin du « doc » lui confirme qu’il apprécie cette petite touche de familiarité. Néanmoins, avec lui, il ne faut pas en rajouter. Elle enchaîne habilement :

– Pourrait-il avoir eu le reste de ses habits déchirés par des rochers, bouffés par les poissons ?

– Pas à ce point. Je préciserai ça dans mon rapport. Il doit être resté immergé deux à trois semaines ; pas plus. Avant le plongeon, soit on lui a enlevé ses fringues, soit il s’est déshabillé pour une baignade ou des relations sexuelles. Malheureusement pour lui, la suite n’a pas été une partie de plaisir. Regardez ces marques de ligature aux aisselles, indique le légiste en se penchant pour mieux voir.

Suivant les mouvements du praticien, Lisa s’incline aussi, ensuite se redresse et déclare :

– Votre assistant, qui est intervenu samedi, a expédié la corde enroulée autour du cadavre pour analyse. Elle a certainement servi à le tracter et le coincer sous la coque. Le remous a dû le déloger, permettant aux gars de la sûreté portuaire de le découvrir.

– Si vous le dites, réplique Merta.

Après un instant de silence contemplatif, il reprend son analyse :

– L’homme a probablement été balancé à la flotte *post-mortem*. Je vous le confirmerai après avoir vu ses poumons. La cause du décès pourrait être un des deux traumatismes crâniens que vous voyez là. D’après mes premières observations, celui qui se situe au-dessus de la nuque peut avoir été occasionné par une chute ; pas l’autre. La fracture de l’os frontal est le résultat de coups violents assénés avec un objet contondant, probablement quand la victime était déjà à terre. Je ne décèle pas de lésions défensives notables.

Le légiste poursuit en montrant ce qu’il énumère :

– Une petite déformation de la colonne vertébrale, cette lordose étant due au port de charges... mains calleuses de travailleur manuel... soin dentaire à une canine, en haut à gauche. Elle a été récemment remplacée par un implant.

– Je crois que ça vaut cher, ce genre de truc.

– Je dirais, pour le pilier et la couronne, en moyenne deux mille euros.

– Slip de marque, implant... ce type semble avoir décroché le jackpot avant de clamsner, s'étonne Lisa. Vous en pensez quoi ?

– Moi, rien. Cogiter, c'est votre boulot, rétorque Merta, sourcils froncés, comme toujours quand on l'interrompt trop souvent.

Les marques tracées sur le corps pour guider l'incision, il s'arme du scalpel adéquat en spécifiant :

– Commençons l'examen interne.

Lisa serre les dents. Elle se répète, comme chaque fois à ce stade, qu'assister à ce qui va suivre fait partie de son métier.

Il est presque dix-sept heures quand Lisa sort avec soulagement de l'institut médico-légal. Elle expire vigoureusement pour essayer de dissiper l'odeur désagréable qui imprègne encore ses narines. Puis, elle se dirige vers son véhicule, tout en téléphonant à son coéquipier Jules Lépidini, surnommé Lépi, à cause d'une mèche rebelle qui a tendance à se mettre au garde-à-vous sur sa tête. Elle lui résume succinctement ce qu'elle a appris et conclut :

– J'aurai le rapport de Merta demain matin dans ma messagerie.

La réponse de Jules Lépidini fuse dans l'écouteur :

– Il t'a à la bonne pour le remettre aussi vite. Tu lui as fait une petite gâterie ?

Comme Lisa ne daigne pas relever, il poursuit :

– Briard a réparti les tâches et fixé le prochain briefing à demain neuf heures. Il m'a chargé de te transmettre que c'était inutile de

revenir après l'autopsie. Tu peux rentrer, ma grande.

– Ça m'arrange parce que j'ai rendez-vous avec mon garagiste. Je dois lui laisser ma voiture pour une révision. Est-ce que tu pourrais passer me chercher en début de matinée chez Zidan ?

– Chez Zidan, c'est aussi chez toi, pas vrai ?

– Je t'en pose des questions ? Non ! Alors, épargne-moi les tiennes.

– Ah, ah, ah, ricane Lépi, ravi d'avoir fait mouche. D'accord, je viendrai à sept heures trente. Bonne soirée, ma belle.

– À toi aussi, mon beau.

Lisa démarre en marmonnant « de quoi il se mêle ? ». Elle squatte chez son amant, Zidan, depuis que le propriétaire du studio qu'elle louait a voulu récupérer son bien. Toutefois, elle considère cet arrangement comme provisoire. Et elle n'aime pas qu'on fourre son nez dans sa vie privée.

Au même moment au domicile de Zidan Madjer.

Madame Madjer bougonne en arabe. Comme son fils ne réagit pas, elle reprend un peu plus fort en français :

– C'est ta blonde qui t'a dit de te tondre les cheveux ?

Zidan fixe sa mère. Tous deux ont les mêmes yeux clairs, hérités de leurs aïeux, des Berbères kabyles. Comme Lisa, il va bientôt avoir trente-cinq ans. Mais pour sa mère, il reste le « petit dernier », seul garçon tant attendu après la naissance de quatre filles.

– J'en avais assez d'avoir une boule de cheveux crépus sur la tête. C'est trop long à sécher, finit-il par répliquer en reportant son attention sur l'écran de son ordinateur.

– Je t'aimais mieux comme tu étais avant.

Le couteau éplucheur de madame Madjer accélère son glissement le long des légumes, signe d'énervement qui incite son fils à se montrer conciliant.